

que son fils pût encore être vivant. Tant qu'une mère n'a pas vu de ses yeux son enfant à l'état de cadavre, elle se refuse à sanctionner, pour ainsi dire, par son adhésion, ce fait irréparable de la mort. Elle se dit que les témoins peuvent s'être trompés, que les apparences peuvent les avoir abusés. Elle croit toujours à la possibilité d'un retour soudain. On pourrait presque dire qu'elle s'y attend. Des milliers de mères de soldats et de marins ont eu cette illusion touchante. Mme Durrien avait plus qu'une autre le droit de la conserver. A la vérité, la scène tragique était toujours devant ses yeux, après vingt-deux ans comme au premier jour. Elle se représentait le *Cynthia* envahi par les eaux et près de couler à chaque lame qui venait le battre. Elle se voyait attachant elle-même, de ses mains, son petit enfant sur une large bouée, tandis que passagers et matelots se ruaient, s'entassaient sur les chaloupes, puis laissée en arrière, implorant, suppliant qu'on emmenât au moins le bébé. Un homme lui prenait des mains le cher fardeau. On la jeta dans un canot. Et presque aussitôt un coup de mer, une trombe d'eau sur elle, et l'horreur de voir la bouée rasant la coque du steamer sur le dos d'une lame, la tempête s'engouffrant dans la mousseline du berceau et emportant sa proie comme une plume, au milieu des embruns ! Alors un cri déchirant parmi tant d'autres cris, une lutte corps à corps, un plongeon dans la nuit,—et l'inconscience ! Puis, le réveil, le désespoir sans fin, les nuits de fièvre et de délire ! Puis, la douleur incessante, les longues recherches sans effet, et la conviction de son impuissance grandissant peu à peu, s'étalant, submergeant tout !... Oh ! oui, elle se rappelait tout cela, la pauvre femme ! Pour mieux dire, son être tout entier avait reçu de ce drame une si rude secousse, qu'il était resté irréparablement meurtri. Il y avait presque un quart de siècle que ces choses s'étaient passées, et, comme au premier jour, Mme Durrien pleurait son enfant ! Ce cœur tout maternel s'était replié sur son deuil et consumait lentement sa vie dans la morne contemplation de l'unique souvenir !

Par une sorte de mirage moral, elle se figurait parfois son fils passant par les phases successives de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge viril. D'année en année, elle se le représentait comme il aurait été, comme il était peut-être,—car elle conservait toujours une sorte de croyance obstinée à la possibilité de son retour ! Contre cet espoir obscur, rien n'avait jamais prévalu, ni démarches vaines, ni recherches inutiles, ni temps écoulé !

Et c'est pourquoi, ce soir-là, elle attendait son père avec la ferme volonté d'avoir le cœur net de ses soupçons.

M. Durrien entra. Il était suivi d'un jeune homme qu'il présenta en ces termes :

« Ma fille, voici M. Erik Hersehom dont je t'ai souvent parlé, et qui vient d'arriver à Paris. La Société de géographie va lui décerner sa grande médaille d'honneur, et il me fait le plaisir d'accepter notre hospitalité. »

Il avait été convenu dans la voiture que les choses se passeraient ainsi, qu'Erik parlerait plus tard incidemment de l'enfant recueilli à Noroë, et qu'on essayerait de faire arriver, sans secousse trop subite, l'aveu de son identité. Mais quand il se trouva en présence de sa mère, la force lui manqua pour soutenir ce rôle. Il devint d'une pâleur mortelle et s'inclina profondément sans pouvoir articuler une parole.

Elle, cependant, s'était soulevée sur son fauteuil et le regardait avec bonté. Tout à coup, ses yeux se dilatèrent, sa lèvre frémit, sa main se tendit vers lui.

« Mon fils !... Vous êtes mon fils ! » s'écria-t-elle.

Et s'avancant d'un pas vers Erik :

« Oui ! tu es mon enfant ! dit-elle. Ton père tout entier revit dans chacun de tes traits ! »

Et, tandis qu'Erik, fondant en larmes, tombait à genoux devant sa mère, la pauvre femme, lui prenant la tête à deux mains, s'évanouissait de joie et de bonheur en mettant un baiser sur son front.

CHAPITRE IX.

CONCLUSION.

Un mois plus tard, une fête intime réunissait au Val-Féray, à une demi-lieue de Brest, toute la famille adoptive d'Erik, auprès de sa mère et de son grand-père. Une pensée délicate de Mme Durrien avait voulu associer à sa profonde, à son inexprimable joie les êtres simples et bons qui lui avaient sauvé son fils. Elle avait exigé que dame Katrina et Vanda, que maaster Hersehom et Otto fussent du voyage avec le docteur Schwaryencrona et Kajsa, avec M. Bredejord et M. Malarius.

Au milieu de cette rude nature bretonne, près de cette sombre mer armoricaine, ses hôtes norvégiens se sentaient moins dépaysés qu'ils ne l'eussent été, sans doute, à la rue de Varennes. On faisait de longues promenades dans les bois, on se racontait tout ce qu'on ignorait les uns des autres, on mettait en commun les lambeaux de vérité qu'on possédait sur toute cette histoire encore obscure. Et peu à peu bien des points inexplicables cessaient de l'être. La lueur jaillissait du rapprochement des circonstances, des longues causeries, des discussions.

D'abord, qu'était-ce que Tudor Brown ? Quel si grand intérêt avait-il eu à empêcher qu'on fût mis, par Patrick O'Donoghon, sur la trace de la famille d'Erik ? Un mot du malheureux Irlandais suffisait à l'établir. Tudor Brown s'appelait en réalité M. Jones, seul nom sous lequel Patrick O'Donoghon le connût. Or, M. Noah Jones était l'associé du père d'Erik pour l'exploitation d'une mine de pétrole découverte par le jeune ingénieur en Pensylvanie. Le seul énoncé du fait jetait un jour sinistre sur des événements si longtemps restés mystérieux. Le naufrage suspect du *Cynthia*, la chute de l'enfant à la mer, peut-être la mort du père d'Erik,—tout cela, hélas ! devait avoir eu pour origine un traité d'association que M. Durrien retrouva dans ses papiers et qu'il élucida de quelques commentaires.

« Plusieurs mois avant son mariage, expliqua-t-il aux amis d'Erik, mon gendre avait découvert près de Harrisburg une source de pétrole. Il lui manquait le capital nécessaire pour s'assurer cette propriété, et il se voyait exposé à en perdre tous les avantages. Le hasard le mit en relations avec ce Noah Jones, qui se donnait pour un marchand de bœufs du Far-West, mais était en réalité,—on le sut plus tard,—un importateur d'esclaves de la Caroline du Sud. Cet individu s'engageait à verser la somme nécessaire pour acheter la source *Vandalia* et l'exploiter. Il sut faire signer à Georges, en échange de son apport, un traité absolument léonin. Ce traité, j'en ignorais la teneur au moment du mariage de ma fille, et, selon toute apparence, Georges lui-même n'y songeait plus. Personne n'était moins expert que lui en pareille matière. Admirablement doué sous plus d'un rapport, mathématicien, chimiste, mécanicien hors ligne, il n'entendait absolument rien aux affaires, et avait deux fois déjà payé d'une véritable fortune ses inexpériences à cet égard. Nul doute qu'il n'ait eu avec Noah Jones son laisser-aller habituel. Très probablement il signa les yeux fermés le traité d'association qui lui fut soumis. En voici les articles principaux, extraits et résumés de la phraséologie anglo-saxonne sous laquelle ils se trouvaient enveloppés :

«...Art. 3. La propriété de la source *Vandalia* restera indivise entre l'inventeur, M. Georges Durrien, et le commanditaire, M. Noah Jones.

« Art. 4. M. Noah Jones aura l'administration de tous deniers par lui versés pour l'exploitation de la source. Il vendra les produits, encaissera les recettes, soldera les dépenses, à charge par lui d'en justifier tous les ans à son associé et de partager les nets profits avec le dit associé. M. Georges Durrien dirigera les travaux d'art et les services techniques de l'exploitation.

« Art. 5. Au cas où l'un des propriétaires-associés désirerait